

Le désespoir gai du conteur

Rencontre avec Jean-François Amiguet qui signe avec «L'écrivain public» une nouvelle réussite.

Entretien Manuela Giroud

Une trilogie. C'est cette démarche très rohmerienne que Jean-François Amiguet a adoptée pour ausculter le désordre amoureux. Cette confusion ne contamine pas le réalisateur d'«Alexandre», de «La méridienne» et de «L'écrivain public». Qui manifeste dans la vie les mêmes qualités que ses films: amour du langage, goût du jeu, sens du dérisoire. En un mot, la poésie qui fait tant défaut à notre époque et au cinéma actuel.

- Il vous fallait trois films pour faire le tour des incertitudes du cœur, pour creuser le sillon?

- Oui c'est ça, creuser le même sillon. Dans «Alexandre» je voulais montrer que pour avoir de bons rapports avec les femmes, il faut déjà avoir de bons rapports avec les hommes. Dans «La méridienne», c'était la notion de choix: si l'on ne choisit pas, la vie choisit pour nous. Dans

«L'écrivain», c'est la question du mensonge et de la vérité, de la nécessité du parler vrai. Toutes ces thématiques sont traitées à travers la problématique du couple, qui correspond bien à l'époque où l'on vit, qui a mis de côté les grands débats d'idées et les espoirs collectifs.

- Les mots ont une importance considérable dans votre cinéma.

- C'est une question essentielle pour moi, parce que je souffre de ce qu'après Antonioni on a appelé l'incommunicabilité. Je pense que la vie est faite de malentendus, de sous-entendus et de pas-entendus, notamment dans le rapport amoureux.

- Parler, pour vous, c'est mentir?

- D'une certaine façon, oui. Les mots nous trahissent, c'est très difficile de trouver les mots justes. D'un autre côté, le recours aux mots est indispensable pour qu'il y ait une vérité dans une relation, pour que ça avance. Cette

question des mots est au centre des trois films. On ne l'a pas tellement choisi, avec la scénariste et dialoguiste Anne Gonthier, c'est plutôt le thème qui nous a choisis.

- Dans cette langue française que vous défendez, d'une certaine façon, «amour» doit être un mot qui vous plaît particulièrement.

- Oui, parce qu'il englobe le rapport à la famille, à la nature, aux enfants, aux animaux, à la femme ou à l'homme qu'on aime. C'est aussi très étroitement lié à l'amitié. Il faut beaucoup d'amour dans l'amitié, et beaucoup d'amitié dans l'amour. Il n'y a pas de vraie passion entre un homme et une femme s'il n'y a pas une profonde amitié.

- Vous avez eu des moyens confortables pour ce film. Est-ce que cela a influencé votre manière de travailler?

- Oui, ça m'a donné la possibilité de rencontrer des acteurs et des techniciens qui ont choisi ce métier par pas-



Avec Anna Galiena sur le tournage de «L'écrivain public».

sadfi

sion. Ils m'ont fait comprendre que leur plaisir, c'était de mettre la barre toujours plus haut. En plus, l'équipe de production était vraiment en amour avec le film. J'ai vécu sur un nuage, j'ai vraiment eu l'impression d'être porté par une équipe. Je mesure le privilège que ça représente d'avoir pu tourner dans des conditions pareilles.

- Vous sentez-vous cinéaste suisse ou francophone?

- Pour être vraiment honnête, je dirais francophone. Je viens et je participe de cette famille de conteurs qui s'appuient sur les mots et jouent avec eux. Ceci dit, je n'ai pas honte de mon passeport rouge à croix blanche. Je me sens Suisse francophone, ou rhodanien, pour faire un clin d'œil à Ramuz.

- Vous semblez atypique, par rapport au cinéma suisse. Il y a dans vos films une grâce et un côté ludique qu'on n'a pas l'habitude de trouver chez nous.

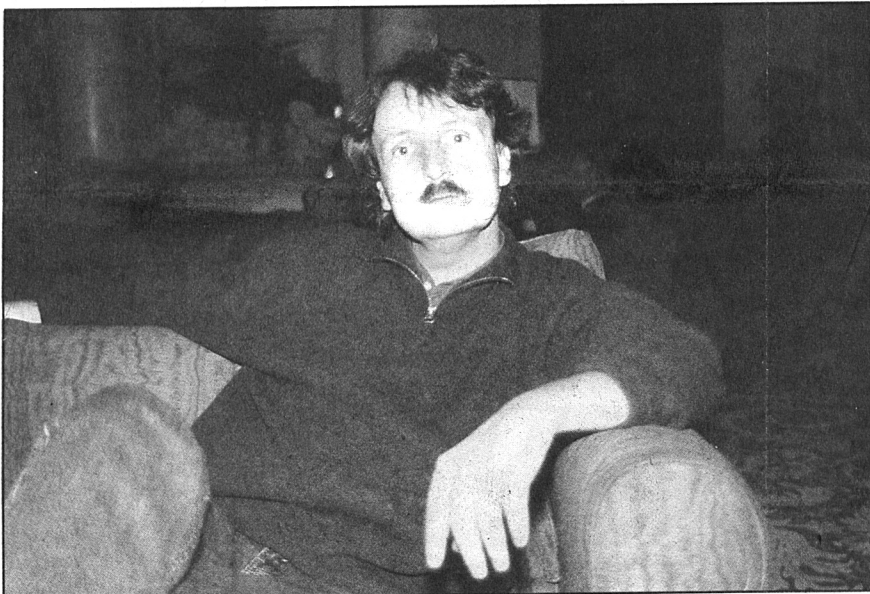
- Mon plaisir de spectateur au cinéma, c'est de pouvoir jouer avec le film, d'être mené en bateau. Hitchcock parlait toujours de «direction de spectateurs», j'adore cette idée. Quand je suis spectateur, j'aime bien avoir un tour d'avance par rapport à la scène que je suis en train de voir, me dire: «Mais là, elle ne voit pas qu'il lui ment...» Pour

moi, le spectateur a un rôle actif à jouer. Je crois que face au cinéma américain, il y aura toujours une place pour le cinéma d'expression personnelle, qui fait appel à une autre forme de poésie. J'ai envie d'aller vers un cinéma plus personnel encore, plus divertissant, fantaisiste, plus audacieux. Je n'ai pas l'ambition de changer le monde, d'ailleurs je ne crois pas qu'avec le cinéma on changera le monde.

- Le cinéma semble pour vous à la fois essentiel et dérisoire.

- Il est essentiel à ma vie, mais je pense qu'on est des saltimbanques. Il faudrait arrêter de se prendre pour des penseurs. J'aime la notion de dérisoire, de futilité. J'aime bien l'idée de faire des choses qui ne servent à rien, comme des films. J'ai une vision de la vie assez absurde. La vie est un immense, immense mensonge. Entre la vie et la mort, occupons-nous de la façon la plus ludique qui soit. Essayons d'être, comme il est dit dans «La méridienne», désespérément heureux.»

«Désespérément heureux.» Comme Jean-François Amiguet lui-même. Comme les personnages de ses films. Comme aussi les spectateurs au sortir de la projection.



«La véritable star dans un film, c'est l'histoire qu'on raconte.»